ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

CONTAMINARE CHEZ TÉRENCE[1]

PAR R. WALTZ
Professeur à la Faculté des lettres de Lyon

Le verbe latin *contaminare* et, par analogie, le verbe français « contaminer » ont pris, lorsqu'on les applique aux comédies romaines traduites des comédies grecques, et spécialement aux comédies de Térence, une acception très particulière, devenue traditionnelle, mais entièrement arbitraire — ou, pour tout dire, ainsi que nous allons l'établir, entièrement fausse. Cette acception s'est étendue, en français, au substantif « contamination ». On a fait de la contamination une méthode, ou tout au moins un procédé de traduction et d'imitation littéraire, lequel consiste à combiner entre eux plusieurs modèles, ou plus exactement à combiner à un modèle principal des éléments empruntés à un modèle secondaire.

Pour préciser, nous connaissons de ce procédé trois exemples, fournis par le théâtre de Térence (Térence nous dit bien qu'avant lui Naevius, Plaute, Ennius avaient usé de la même liberté, et c'est certainement exact, mais nous n'avons aucun moyen de le constater directement, — même pour Plaute) :

1er exemple. — Dans l'*Andrienne*, Térence déclare lui-même qu'il a combiné à l'Ἀνδρία de Ménandre certaines parties de la Περινθία, du même auteur, dont le sujet avait des analogies avec celui de l'Ἀνδρία.

2e exemple. — Dans l'*Eunuque*, également imité de Ménandre, Térence reconnaît avoir introduit deux personnages empruntés au Κόλαξ, du même auteur encore.

1. Communication faite à la Société lyonnaise d'Études anciennes, le 15 décembre 1937.

3e exemple. — Enfin dans les *Adelphes*, imités toujours de Ménandre, Térence nous indique qu'il a inséré une scène empruntée aux Συναποθνήσκοντες de Diphile.

Le fait que nous désignons par le mot de « contamination » est donc incontestable. Ce qu'il y a lieu de contester, c'est que le verbe *contaminare* ait eu, comme on le répète couramment, comme le donnent à entendre à peu près tous les dictionnaires, un sens spécial et technique dans la langue littéraire latine.

Si nous ouvrons, par exemple, le *Dictionnaire étymologique* Ernout-Meillet au mot *contamino*, nous lisons :

« *contamino*... proprement [entendez : étymologiquement] entrer en contact avec,... sens rare, le verbe ayant pris un sens péjoratif, souiller par contact..., puis plus généralement souiller, contaminer, salir (sens physique et moral). Dans la langue littéraire (Térence), a le sens spécial de rendre méconnaissable en mélangeant. » On avouera, entre parenthèses, que c'est là une notion littéraire assez étrange.

Si nous ouvrons le dictionnaire Gaffiot, nous y lisons :

« *contāmĭno*... 1) mélanger, mêler : fabulas (Ter. Andr. 16), fondre ensemble plusieurs comédies || 2) souiller par contact [suivent des références] || fig. corrompre, souiller [suivent des exemples]. »

Toute la différence entre ces deux dictionnaires est que pour l'un (Gaffiot) le sens littéraire de « mêler » est, au moins logiquement, antérieur au sens usuel de « souiller », tandis que dans l'autre (Ernout) le sens littéraire paraît être considéré comme un sens dérivé du sens normal.

Le point de vue de Gaffiot se trouve déjà dans Freund, qui, allant plus loin, s'applique à établir une filiation précise entre le sens originel, qui serait « ... fondre, mêler, unir ensemble », et le sens dérivé « gâter, souiller,... corrompre, altérer » : « A l'idée de jonction, de fusion d'objets hétérogènes, dit-il, se rattache très facilement celle de gâter, altérer, souiller (ce qui était originairement bon et pur). »

Je ne dis rien du *Thesaurus*, qui adopte dans son article *contamino* la même disposition générale, mais en y ajoutant de la confusion, parce que l'auteur de l'article, voulant étoffer sa première rubrique, où il fait prédominer l'idée de mélange, y insère très artificiellement, à titre d'exemples, plusieurs textes où l'idée de souillure est manifestement la seule qui compte.

Quant à Forcellini, il part de l'idée de souillure, qu'il considère comme le sens propre, et passe de là au sens métaphorique, mais sans discrimination suffisante entre les diverses acceptions particulières.

Laissons les dictionnaires. Arrivons à l'usage effectif du verbe *contamino* dans la langue latine, c'est-à-dire dans les textes où il figure.

Le sens normal, usuel, constant, est souiller (étymologiquement, souiller par contact), salir ; par suite corrompre, altérer, gâter. Et c'est aussi, en réalité, le sens unique du mot dans tous les textes où nous le rencontrons. Cicéron l'emploie tantôt au sens propre, c'est-à-dire matériel et physique, tantôt, le plus souvent, au sens moral et figuré ; il dira par exemple :

contaminare se sanguine (*Catil.*, I, 12) ;
contaminare se maleficio (*Rosc. Am.*, 40) (= se déshonorer par une mauvaise action).

Tite-Live, dans deux passages du début du l. IV (chap. I et IV), nous montre que les patriciens, dans leur lutte contre les plébéiens, employaient ce mot « pour signifier que, si l'on permettait le mariage entre les divers ordres, le sang de la noblesse en serait corrompu et gâté » (Boissier, *Les Prologues de Térence*, dans Mélanges Graux, p. 81, n. 2).

Bref, *contaminare* correspond exactement dans l'usage à tous les sens du verbe français « souiller » (y compris celui de « violer », de déshonorer une femme, qui se rencontre dans Sénèque le Rhéteur). Mais il est pris le plus souvent avec une valeur métaphorique.

C'est aussi ce sens et cette valeur qu'il a dans l'*Eunuque* de Térence (v. 552), dans un passage où le jeune Chaerea, le faux eunuque, qui vient de posséder sa maîtresse, s'écrie dans un transport d'enthousiasme qu'il est prêt à mourir pour que la vie ne risque pas de gâter sa joie par un chagrin quelconque : « ne hoc gaudium *contaminet* uita aegritudine aliqua ».

Mis à part ce passage de l'*Eunuque*, le mot ne se retrouve que deux autres fois dans Térence, dans le prologue de l'*Andrienne* et dans le prologue de l'*Heautontimorumenos*. Et c'est, notons-le bien, sur ces deux seuls textes — qu'il nous reste maintenant à examiner — que l'on s'appuie pour imaginer que le verbe *contamino* a eu dans la langue littéraire une signification spéciale.

1er texte. — *Andr.*, 15-16 :

> Id isti uituperant factum atque in eo disputant
> *contaminari* non decere fabulas.

« Ces gens-là lui en font un crime (d'avoir imité à la fois deux pièces grecques dans son *Andrienne*) et soutiennent à ce propos qu'il est malséant de contaminer, c'est-à-dire d'altérer, les pièces (entendez : les modèles qu'on imite). »

2e texte. — *Heaut.*, 16-18 :

> ... rumores distulerunt maleuoli
> multas *contaminasse* graecas, dum facit
> paucas latinas.

« Les envieux ont colporté ce bruit, qu'il a contaminé, c'est-à-dire gâté, un grand nombre de pièces grecques pour en faire un petit nombre de latines. »

On voit qu'il n'existe aucune raison de donner dans ces deux endroits un sens exceptionnel à *contaminare*. Ces deux passages, complétés par leur contexte, nous indiquent, en effet, de la manière la plus nette, que l'emploi de ce mot pour déprécier les comédies de Térence est une invention, une trouvaille adroite et perfide des ennemis du poète (*isti*, *maleuoli*), en particulier de son vieux rival Luscius Lanuvinus, et que ceux-ci ne le détournent nullement — au contraire ! — de son sens usuel et péjoratif de souiller, gâter, altérer, abîmer. Ce que les ennemis de Térence lui reprochent, affectent de lui reprocher, c'est d'avoir gâté les pièces grecques qu'il imitait en y incorporant des éléments empruntés à d'autres pièces, au lieu de les reproduire textuellement, dans leur pureté, dans leur intégrité originale. Dans l'une comme dans l'autre de ces passages, *contaminare* est synonyme, comme partout ailleurs, de *polluere*, *foedare*, *inquinare*, *corrumpere*. Ni dans l'un ni dans l'autre il n'y a aucun motif pour affaiblir la valeur du mot et en faire un banal synonyme — simplement plus imagé — de *miscere* (ou de *commiscere*).

Bien entendu, les deux idées de souillure et de mélange s'associent : toute souillure suppose un mélange superficiel ou profond. Mais elles ne se confondent pas et, si l'idée de mélange est implicitement contenue dans le verbe *contamino*, comme dans tous les verbes de sens semblable (souiller, polluer, altérer, corrompre, etc.), *contamino* ne veut pas dire, n'a jamais voulu dire : mêler, mélan-

ger ; il n'a jamais voulu dire que souiller, corrompre, détériorer. — Surtout *contamino* n'a jamais eu de valeur technique dans la langue littéraire pour désigner la combinaison, l'amalgame de deux modèles dans une traduction ou une imitation. Sans quoi on le retrouverait sans doute avec ce sens ailleurs que dans les deux passages de Térence qui ont servi de point de départ à cette erreur.

Non. Les ennemis de Térence ont fait choix, pour lui nuire — tactique bien connue — d'un mot dont la signification était par elle-même péjorative, et dont la sonorité comme la signification prévenait défavorablement les oreilles et les esprits. C'est, du reste, ce qu'avait déjà aperçu M. Fabia, dans son livre sur les *Prologues de Térence* (p. 179). Quoiqu'il n'aille pas jusqu'à rompre avec l'erreur traditionnelle, M. Fabia remarque très justement que les ennemis de Térence ont cherché, pour « flétrir » le procédé en question, « une expression forte et caractéristique », et qu'ils ont lancé très habilement ce mot déplaisant, ce « vilain verbe contaminer » (p. 194), qui devait faire impression sur « l'esprit inculte de la masse des spectateurs ». — C'est fort bien vu. Mais ce que M. Fabia ne marque pas et qui est indispensable pour aller jusqu'au bout du problème, c'est que Térence — comme il arrive en pareil cas quand on a de l'esprit et de la défense — s'est emparé du mot et, malicieusement, triomphalement, s'est écrié : « Ah ! on me reproche d'avoir contaminé les pièces grecques. Eh bien ! oui, je les ai contaminées, je ne suis d'ailleurs pas le premier, puisque Névius, Plaute et Ennius en avaient fait autant avant moi ; je les ai contaminées, et je m'en fais gloire ; je les ai contaminées et je recommencerai à l'occasion » :

> ... factum id esse hic non negat,
> neque se pigere et deinde facturum autumat.
>
> (Prol. de l'*Heaut.*, v. 18-19.)

Et il le fit comme il l'avait dit : il récidiva dans les *Adelphes*.

C'est de cette attitude, mal comprise ou non comprise, de Térence qu'est provenu tout le mal : on a cru qu'il employait gravement un terme de la langue littéraire de son époque, alors qu'avec une fougue toute juvénile il ripostait à la perfidie de ses adversaires par une sorte de bravade ironique.

L'emploi de *contamino* dans ces deux passages revient donc à avoir substitué dans cette polémique littéraire à un terme banal —

tel que *corrumpere*, *uitiare*, *deprauare* — un terme à la fois pittoresque, dépréciatif et malsonnant[1].

J'ajoute que cette erreur aurait sans doute été évitée, si l'on n'avait pas également interprété à faux le commentaire de Donat sur le v. 16 de l'*Andrienne*.

Ce commentaire se compose, en effet, de trois remarques successives et nettement distinctes :

1re remarque. — Donat indique le sens propre et général du verbe *contaminare* : « contaminare *proprie* est manibus luto plenis aliquid attingere et polluere ».

2e remarque. — Il explique ensuite plus précisément la métaphore dans le passage dont il s'occupe : « contaminari, tangi polluta manu ac per hoc *uelut* foedari aut maculari » ; — et, pour plus de clarté, il rapproche expressément du passage qu'il commente le texte de l'*Eunuque* que je citais tout à l'heure : « ut ipse ait : ne hoc gaudium contaminet uita aegritudine aliqua. » Quoi de plus net? De part et d'autre, pour Donat, l'image est exactement la même.

3e remarque. — Enfin, Donat ajoute bien, pour finir : « contaminari non decere, *id est* : ex multis unam non decere facere ». Mais ceci, ce n'est pas, comme on l'a cru — et comme on l'a dit, en isolant la troisième remarque des deux premières — la définition du mot « contaminare » : c'est l'interprétation du passage, *abstraction faite de la métaphore précédemment expliquée.*

Ainsi, le témoignage de Donat, généralement invoqué en faveur du sens erroné qu'on attribue à *contaminare* dans les prologues de Térence, vient au contraire appuyer l'opinion que j'ai développée[2].

René WALTZ.

1. Mais non pas trivial. Le français « tripatouiller », que suggère M. Michaut (*Plaute*, t. II, p. 240), n'en est aucunement l'équivalent.

2. Le substantif *contaminatio* appartenait vraisemblablement à la langue classique, mais ne se rencontre en fait que dans Ulpien (*Dig.*, XLVIII, 5, 1), avec le sens de souillure. A l'époque classique, on trouve simplement le participe *contaminatus* pris adjectivement avec le sens de souillé, impur; et Cicéron n'hésite pas à lui forger un superlatif, *contaminatissimus* (!) (*Prov.*, 14). — Les autres mots de même famille, qui sont tous postclassiques et appartiennent surtout à la langue chrétienne : *contamen*, *contaminate*, *contaminator*, *contaminabilis*, ne comportent aucune autre acception que celle de souillure, d'impureté, d'opprobre.